

Communication pour "Défense de la Langue Française"
par Françoise Besson
Hôtel d'Assézat, 8 janvier 2014

LA LANGUE FRANÇAISE, INVENTIVE MÉTIS

Une partie de cette communication, celle qui concerne la langue d'oc, a son origine dans un article que j'avais écrit il y a des années pour La Plume d'oie, la revue des anciens élèves du Lycée Saint-Sernin qu'avait créée ma mère. A elle, qui m'a appris les mots et à mon père qui m'a appris à écouter la langue de la nature, je voudrais dédier cette communication.

Je voudrais aussi remercier Messieurs les Professeurs Dorchies de l'Ecole Vétérinaire de Toulouse et Amara, de l'Ecole Vétérinaire de Sidi Thabet en Tunisie pour l'envoi d'une liste de termes français d'origine arabe et l'ami d'origine tunisienne qui m'a éclairée sur l'origine de certains mots.

*

Parler de "la langue française, inventive métis", c'est retrouver dans notre français moderne des racines venues du monde entier et de toutes les époques. Et en ce lieu qui est le siège de plusieurs Académies, je rappellerai que le mot *académie* vient du toponyme grec *Akademia*, qui était le jardin du héros Akademos à Athènes où enseignait Platon. Un jardin pour parler de philosophie... Mais plus prosaïquement, je voudrais d'abord préciser que je suis une *béotienne* dans la science de l'étymologie, en rappelant que le mot vient de la province de Béotie et que ses habitants étaient tenus par les voisins d'Athènes comme particulièrement stupides. (Rey et Picoche) Je vais quand même essayer de trouver un chemin entre le philosophe grec et les habitants de Béotie vus par les Athéniens¹.

Les langues méditerranéennes ont la plus grande part dans la construction des mots français, le latin et le grec constituant les deux principales sources, avec également des mots arabes et des mots de la langue d'oc, qui viennent sculpter notre langue moderne. La langue glisse d'un idiome à l'autre. C'est une langue continuellement en mouvement qui, par ses transformations, reflète l'histoire et les mouvements des peuples. Le tissage apparaît comme un signe du métissage de la langue où les mots désignant les étoffes nous font faire un tour du monde.

Henri Mounié nous a éclairés dans sa passionnante communication sur la place du grec dans la langue française. Il a rappelé que des statistiques ont été faites disant que 75% de mots du français proviennent du latin, 12% du grec, 8% des langues germaniques et 5% des autres langues. Mais ces statistiques prennent-elles en compte par exemple les mots latins qui déjà viennent d'une autre langue, ces passages et ces glissements de langue en langue qui s'enrichissent les unes les autres ? Si on prend l'exemple de la barque, qui vient d'un mot latin, ce mot latin vient lui-même d'un mot grec qui, lui, vient d'un mot égyptien. On fait ainsi un tour de la Méditerranée pour désigner cette petite embarcation. Tant que l'on est dans le domaine du voyage, pensons à la *douane*, qui est un mot entré dans les langues romanes par le latin auquel elles l'ont emprunté, lui-même emprunté à l'arabe *diwan*, emprunté au persan, qui a donné à la fois la *douane* et le *divan*. La *guitare*, elle, est formée d'un mot "guit", venu du sanscrit *sangeeta*, qui signifie "musique" et d'un mot perse, *tar*, qui signifie *corde*. Le mot est ensuite passé par le grec *kithara* puis par l'arabe *qîtâra*, qui a donné l'espagnol *guitarra* et le français *guitare*. Dans ce voyage des mots, on pense encore au basalte, qui vient bien d'un mot latin, mais qui vient, lui, d'un mot éthiopien. Ou au lilas qui, nous dit le Littré, "vient de l'arabe *lîlâc*, qui, d'après Dozy, est le persan *lîladg* ou *lîlang*, indigo." Ou à l'abricot, qui vient de l'espagnol, venant lui-même de l'arabe *al birkouk*, l'arabe venant du bas grec qui vient du latin *praecoquum*, nom donné" à

¹ Voir l'ouvrage de Jacqueline Picoche, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris : Les Usuels du Robert Poche, 1994 (où ont été trouvées certaines des étymologies évoquées ici).

l'abricot car il est un fruit précoce. Le mot est une forme de l'adjectif latin *praecox*, qui a ensuite donné tous les autres termes en voyageant d'une contrée à l'autre. Comme le fait remarquer le Littré, "c'est par l'intermédiaire de l'arabe qu'un mot latin est revenu dans les langues romanes". Nous verrons aussi que certains mots français sont revenus dans la langue française par l'intermédiaire de l'anglais.

Quelques rappels étymologiques vous montreront que, lorsque vous parlez français, vous parlez en fait des langues du monde entier. Le mot "français" lui-même est comme un clin d'œil pacifiste du destin, il est d'origine germanique comme le souligne Alain Rey :

"Ainsi, l'adjectif et nom *français, française* vient non pas du latin, langue source du roman devenu l'ancien français, mais de l'ancien bas francique, langue germanique disparue, des Francs mérovingiens, où *frank* signifiait "brave" mais aussi "libre" et aussi "errant" — ce qui cumule nomadisme et liberté."²

Nomadisme et liberté... Deux mots qui conviennent si bien à cette langue considérée aussi comme celle des poètes et de l'amour. Pour parler de cette langue métissée, toujours en mouvement, inventant sans cesse des mots et des expressions, je me concentrerai d'abord sur la langue à laquelle le français s'est substitué dans notre région pour des raisons de puissance politique, la langue d'oc .

Langue d'oc et langues méditerranéennes qui sculptent la langue française

Le sculpteur Antoine Bourdelle écrivait : "Ce que j'aime le mieux du langage de France est ce que j'ai gardé du dialecte des anciens. Nous le nommons langue d'oc ou langue romane. Quant au style de ma sculpture, il suit beaucoup celui du langage roman"³. Peut-être que cette déclaration d'amour du sculpteur auteur de l'Héraklès, (statue représentant le héros grec en hommage au grand joueur du Stade Toulousain et de l'équipe de France Alfred Mayssonné, tué à Verdun le 6 septembre 1914, enterré sur place par le capitaine de l'équipe Mounic, le corps tourné vers Toulouse et deux bouts de tissu rouge et noir accrochés à la croix, comme cela est raconté par Paul Voivenel, qui voulut cette statue en hommage à Mayssonné, statue qui réunit ainsi les origines grecques et les racines de chez nous), peut-être donc que les mots du sculpteur sont un signe qui nous suggère de lire dans la langue une sculpture sans cesse modelée et retravaillée dans l'argile des mots venus de partout.

Ce qu'exprime le sculpteur dans cette phrase où il relie langue et sculpture, c'est cette force essentielle dans laquelle il retrouve sa terre, celle dans laquelle il sculpte ses créations, cette terre qu'il modèle et qui lui parle. "Argile, j'y lis la jarre", écrit l'écrivain ethnologue Michel Leiris, qui voit dans la terre l'objet créé, la *jarre* (mot dont on peut noter au passage l'origine arabe), mais aussi la langue qui le nomme. Toute langue vit d'abord de la terre de ceux qui l'ont fait naître et la phrase d'Antoine Bourdelle peut peut-être laisser apercevoir dans ces langues romanes ou langues latines, l'image de la terre à laquelle elles appartiennent, les paysages qui les font parler.

L'espace méditerranéen est présent dans l'évolution historique de la langue mais il est aussi présent dans le chant des mots, dans ces intonations mélodieuses, presque chantées, de l'espagnol ou de l'italien, dans cet accent rauque du portugais ou dans cet accent rocailleux de la langue d'oc, dans notre accent toulousain enfin, seule trace qui reste quotidiennement de la langue que parlaient nos ancêtres. Dans cet accent, s'entend le chant des montagnes. La roche s'entend en elles, d'où le mot

² Alain Rey, site :

³ A. Bourdelle. Conférence au Louvre, sans titre, citée par Gaston Varenne in *Bourdelle par lui-même*, Paris : Fasquelle ed. 1937.

qui désigne en français cet accent “rocailleux” qui porte en sa dénomination l’image de la roche. Le paysage de leur origine semble se dessiner quand on entend ces langues sculptées entre mer et montagne. Et le lexique s’ouvre, dans sa similitude entre les langues sur les paysages qu’il dessine.

La *mer*, terme à sonorité fermée dans les langues anglo-saxonnes et germaniques (*sea* en anglais, *meer* en allemand, *zee* en néerlandais) est ouverte et claire dans les langues romanes : *mar* en espagnol et en portugais, *mare* en italien. L’*océan* quant à lui tire son nom d’une divinité marine grecque, *Okeanos*. Là encore, la mythologie méditerranéenne se redessine dans le seul lexique des langues romanes. Et tous ces mots qui se ressemblent dans des langues différentes expriment leur origine commune. Le *volcan* nous vient du dieu romain du feu, *Vulcain*. La géographie a souvent utilisé dans la désignation des espaces vierges des termes venus d’une langue de la Méditerranée : même le monde arctique est désigné à partir du mot grec *arktos*, signifiant *ours*, en fonction de sa situation par rapport à la Grande Ourse. Et tous les *archipels* du monde trouvent leur origine dans le grec byzantin *arkhipelagos*, c’est-à-dire “mer principale”, mot qui désignait en fait la mer Egée dans laquelle se trouvent de nombreuses îles. Ainsi, ce terme, qui vient du grec et a été adopté par les langues latines et même par d’autres langues non latines, comme l’anglais, contient en lui, non seulement la langue méditerranéenne de ses origines, mais l’espace même de ses origines, la mer Egée se projetant ainsi par le jeu de la langue dans toutes les mers du monde.

La langue fait entrer en elle l’espace où elle est parlée. A l’inverse des langues anglo-saxonnes et germaniques, où le chemin (*way* en anglais, *weg* en allemand) et l’action de marcher, sont deux éléments distincts (*to walk* en anglais, *gehen* en allemand), la langue française intègre le chemin à l’acte de la marche : *cheminer* ; de même, la montagne entre dans la dénomination de l’acte qui consiste à la gravir : *monter*. Le mot *marcher*, lui, viendrait d’un terme germanique, *mark*, qui signifie signe, l’allemand *marka* désignant un signe marquant une frontière. Le verbe *markon* signifiant “imprimer des signes” et donc “laisser des empreintes”. *Marcher* et *marquer* ont donc la même origine, et marcher après tout, c’est bien laisser une écriture sur la terre avec ses pas.

Le lien entre la langue et l’espace méditerranéen, la langue et la pierre romane, apparaît aussi dans la gestuelle qui s’exprime par les mots et que les hommes de la terre ont su préserver.

Il est des langues que l’on a voulu effacer, comme la langue d’oc dans son ensemble (comme beaucoup de langues non officielles interdites aux enfants à l’école dans divers pays à diverses époques). Sans les poètes, Mistral, Jasmin et d’autres, et sans un renouveau des langues dites régionales, la langue dans laquelle Dante a failli écrire *La divine comédie* (puisqu’il a hésité entre l’italien et la langue d’oc), la langue des troubadours, aurait pu disparaître. Ce sont les poètes et les gens de la terre, les paysans de l’Aragon, du Comminges et de toutes les Pyrénées, les Provençaux, qui l’ont sauvée. Ce sont ceux qui ont voulu garder la langue de leur terre, qui ont vu en elle le chant de leur terre, qui lui ont permis de survivre à la domination d’une autre langue. Les mots les mieux préservés dans la langue d’oc sont ceux qui se rattachent aux métiers de la terre, aux traditions, à la vie des troupeaux. Et c’est parce que ces mots ont été conservés dans leur langue qu’ils ont pu entrer dans le français. L’*orri*, par exemple, ce petit abri de pierre que l’on rencontre dans les montagnes pyrénéennes, dans le Haut Vicdessos et dans les Pyrénées orientales, vient du catalan, mais c’est un contresens qui a fait du mot l’image de ces petits abris car au départ, il s’agit d’un quartier de pâturages. Il porte d’autres noms ailleurs et qui pourtant sont intégrés dans le français de ces montagnes. C’est le *bori* ou la *borie* provençale. Au Pays Basque, c’est la *cayolar*. Et en français général, la *baraque* comme le *cabanon* sont d’origine provençale. Tous ces abris discrets nous parlent les langues romanes qui, tout aussi discrètement, se glissent dans le français. Si j’insiste sur la langue d’oc et ses capacités à résister, c’est pour montrer comment une langue non officielle qui a failli être effacée par la langue officielle, peut se retrouver en elle en lui offrant ses vocables et parfois ses structures ou ses expressions. Il existe un rapport étroit entre la langue et la terre qui l’a engendrée, le rapport que la langue établit entre l’homme qui l’a créée et le monde où elle continue à vivre

(l'homme et la terre ont d'ailleurs la même origine dans les langues latines (*homo* / *humus*), ce qui révèle bien le lien que ces langues établissent entre les deux).

Les gestes se lisent dans les mots. Le mouvement de celui qui *arrache* apparaît dans le doublement du r du verbe français. L'espace transparait dans l'univers humain nommé par les langues latines. Le *tailleur de pierre* français contient dans le nom qui le nomme à la fois la pierre qu'il taille et le geste de l'ouvrier. Comme Bourdelle, qui voit dans sa sculpture l'écho de la langue romane, les mots de la langue retrouvent dans leur formation même le geste de l'ouvrier. L'identité du tailleur de pierre réside dans l'union de son geste avec la matière. Le *forgeron* contient dans son nom français l'outil qui lui permet de travailler le fer. L'*ébéniste* fabrique des meubles d'art, qui à l'origine étaient en ébène. Dans son cas, ce n'est pas le geste ni l'outil qui apparaît dans son nom mais la matière. On peut s'interroger sur la différence d'origine entre *l'horticulteur* et le *jardinier*, l'un et l'autre cultivant des plantes. Les deux mots viennent d'un terme qui signifie *jardin*, mais le jardinier a des origines plus anciennes, puisque l'horticulteur voit son nom formé à partir du mot latin *hortus* alors que le jardinier, formé sur le mot *jardin*, revient aux origines du mot *hortus*, formé à partir du mot indo-européen *ghorto*, qui va donner la *cour* mais aussi le *jardin* français comme le *garden* anglais ou le *gard* allemand. Restons dans la culture de la terre : aujourd'hui nous parlons d'agriculteurs car le mot paysan gêne parfois et on se demande pourquoi. *L'agriculteur* est certes, selon l'étymologie latine, celui qui cultive les champs. C'est son activité qui y est mise en valeur. Tandis que le *paysan* est un si beau mot : d'abord parce qu'il lie l'homme au *pays*, à la terre et montre dans celui qui la cultive l'homme *de* la terre. Mais aussi étymologiquement, il est relié au mot *paix*. Ce mot vient en effet d'une racine indo-européenne, *pak*, qui signifie "enfoncer". Le mot latin *pacare*, pacifier, vient de deux mots issus de l'agriculture, deux outils, deux instruments utilisés dans le monde agricole : *pala*, issu de *pak-sla*, la bêche, et *palus*, issu de *pak-slos*, le pieu. Ceci a donné *pagina*, terme d'agriculture, désignant "une vigne plantée dessinant un rectangle", mot qui a donné le *pagus*, d'abord désignant une borne puis par extension, un district rural. Et donc le *paganus*, était celui qui habitait le district rural, le paysan donc, qui a aussi donné le mot "païen", car les campagnes ont été christianisées dans l'Empire romain après les villes. Ainsi, le paysan, comme le paysage, comme le païen et comme la page (Michel Serres a souligné le rapport entre paysage et page dans *La Légende des sciences*) ont leurs origines dans un mot qui signifie "paix". Dans le *paysan* français, le *paisan* gascon, le *paisanu* corse, le *campesino* espagnol, le *campones* portugais ou le *taran* roumain (*tara* signifiant la *campagne*), se lit le pays d'où il vient, la campagne, la terre. Il n'est pas comme en allemand celui qui "travaille" la terre (*Landarbeiter*) ; il est de la terre : la terre est en son nom comme il est en elle. Il y a donc dans les langues romanes une union étroite entre l'homme, le mot et l'espace. Comme le paysan est l'homme de la terre, le *marin* est l'homme de la mer ; alors que l'anglais voit en lui le rapport de l'homme au bateau, à l'acte de naviguer, à la voile (*sail* et *sailor*), le français et les langues romanes y voient le rapport à la mer. Il existe malgré tout en anglais également le terme *mariner*, forgé sur le latin et donc rattachant le marin à la mer et non plus à l'acte de naviguer comme dans *sailor*, mais c'est plutôt un terme littéraire. Le *pâtre*, lui, contient dans sa désignation les pâturages alors que les mots anglo-saxons et germaniques ne contiennent que la notion de garde (*shepherd* en anglais, *hirte* en allemand).

Et puis il y a tout un jardin méditerranéen retrouvé dans les mots et la langue d'oc y tient une place importante. La *vigne*, la *figue*, la *mûre*, la *rose* sont empruntés à une langue méditerranéenne et venus ensuite au latin en passant par le grec. De même toutes ces plantes qui embaument la Provence portent en elles ce parfum méditerranéen, tel le *thym* ou le *serpolet* venu du provençal par le latin. D'autres parfums, plus lointains, vont cependant adopter l'espace méditerranéen tout entier par leur dénomination : le *benjoin*, venu des Indes, est entré dans les langues romanes par d'autres langues méditerranéennes ; mot arabe à l'origine, il apparaît au Moyen Age en latin et en grec et va devenir le

benjoin en pénétrant en France par le portugais (*bejjoin*) ou des formes équivalentes catalanes ou italiennes. Ce jardin va s'étendre sur la planète. C'est le propre du monde animal et du monde végétal que de voir le nom des origines accompagner tous ces êtres vivants dans un grand nombre d'idiomes.

Le tissage comme un signe du métissage dans le français moderne

Une langue n'est jamais une ; elle se tisse des mots de tous les peuples qui passent un jour sur la terre où elle se parle, et des terres qu'ils ont foulées. Les mots de la langue française désignant les tissus apparaissent ainsi comme un signe de ce tissage des cultures et des langues.

La manière de nous vêtir rappelle par les mots l'origine géographique multiple de notre environnement quotidien. Lorsque nous utilisons de la *maroquinerie*, nous nous rappelons en la nommant que c'est au Maroc que l'on préparait le cuir, appelé maroquin par la suite. Et lorsque nous allons chez le *cordonnier*, c'est l'Espagne qui se lit dans son nom évoquant dans l'ancien français, le cuir de Cordoue. L'Espagne se retrouve dans certaines couleurs comme le *beige*, du latin *Baeticus*, qui signifie "de la province de Bétique", province du sud-ouest de l'Espagne où il y avait une laine réputée : ce mot désignait donc au départ une laine de couleur naturelle. La *chéchia* vient de l'arabe algérien *chachiya*, lui-même forgé à partir de la ville de Chach en Perse. Le *baldaquin* vient de l'italien *baldacchino*, désignant une étoffe de soie, nommée à partir du nom *Baldacco*, ancien nom de Bagdad.

Les noms des étoffes chantent souvent la terre arabe de leurs origines : les nappes *damassées* rappellent la ville de Syrie d'où vient cette étoffe, la *mousseline*, de l'italien *mussolina*, venant lui-même de l'arabe *mausilé*, désigne une étoffe de Mossoul, ville de Mésopotamie, aujourd'hui en Irak. Le *taffetas* vient d'un mot turco-persan. Le *jute* vient du bengali en passant par l'anglais. Le *madapolam*, qui est un tissu de coton blanc, tire son nom d'une ville de l'Hindoustan. La *gaze*, elle, rappelle la ville de Gaza en Palestine. Et parfois, c'est simplement la Provence qui apparaît dans un élément du costume, comme la *martingale*, nommée à partir du provençal *martegalo*, nom des habitants de Martigues. Le mot voulait donc dire au départ "à la mode de Martigues". La *jupe* vient de l'arabe *djoubba* désignant un long vêtement de laine. Les *pantoufles* viennent de l'italien *pantofla*, qui est une abréviation d'une expression sicilienne qui désignait des chaussures de liège (du grec *panto*, tout, et *phellos*, liège). Nos *espadrilles* confortables, nommées à partir d'un mot d'un dialecte pyrénéen, *espartillo*, lui-même venu du latin *spartum* désignant une sorte de jonc qui servait à faire des nattes, réunissent ainsi Pyrénées et Méditerranée. Et ces châles de *mérinos*, portés autrefois dans les Pyrénées françaises et espagnoles rassemblent dans leur simplicité quotidienne les montagnes aranaises, rudes et sauvages, et l'espace lumineux de la terre des Berbères. Le mot vient en effet de l'espagnol *merino* qui désignait une race de moutons, et qui était sans doute l'altération du nom d'une tribu africaine, les Benimerines. Ce nom a été donné en raison de l'importation de brebis berbères qui étaient destinées à améliorer la race indigène espagnole : et les bergers pyrénéens rejoignent ainsi les nomades berbères dans le simple nom donné à la laine des brebis venues d'une autre terre méditerranéenne.

Les vêtements peuvent aussi venir de personnages littéraires ou mythiques comme nos *pantalons* qui viennent du célèbre personnage de la Comedia dell'Arte, Pantalón, vêtu d'un habit vénitien tout d'une pièce (Picoche). Mais à l'origine, il s'agit d'un saint vénitien (vous avez à Toulouse la rue Saint Pantaléon), dont le nom signifie en grec "tout miséreux".

Mais les tissus et leurs noms ne viennent pas que du monde méditerranéen. Le *satin* est nommé d'après une ville de Chine, le *cachemire* vient des montagnes de l'Inde (il s'agit du nom d'un royaume de Haute Asie ; le *tweed*, vient d'Ecosse ; c'est le nom de la rivière près de laquelle ces tissus étaient fabriqués. En revanche, la soie et la laine viennent du latin tandis que le coton vient de l'arabe, en passant par le portugais et l'espagnol. La *cheviotte* est une laine de moutons venus des Monts Cheviot

en Ecosse. Lorsque nous nous habillons, nous parlons des langues venues de tous les continents. Le matelas est un de ces mots qui ont voyagé avant d'entrer dans la langue française. Au départ c'est l'arabe *al matrasha* qui désignait la couverture dont on garnissait les bêtes de somme, qui a donné le latin *materacium* et puis les mots italien, espagnol, catalan et même wallon, et donc français (origine Littré).

Parmi les noms de lieu qui ont donné des noms communs dans la langue française, on peut citer ces mots non liés aux textiles mais qui nous proviennent de noms de lieux venus du monde entier comme le *kaolin*, utilisé pour la fabrication de la porcelaine et qui tire son nom d'un mot chinois qui est le nom de la colline élevée où l'on extrayait cette matière. De même la *faïence* vient de la ville italienne de *Faenza*. Le cuivre vient du nom de l'île de Chypre. Pour rester dans les noms de lieux, la bauxite tire son nom du fait que le premier gisement a été signalé aux Baux de Provence. L'agate a été nommée à partir d'une rivière de Sicile et le *geyser* vient du toponyme islandais Geysir, lieu connu pour son geyser. Le nom vient lui-même d'un verbe islandais, *gjosa*, qui signifie "jaillir". On peut mentionner aussi l'aveline, grosse noisette dont le nom vient directement du latin *abellana*, et qui a été désignée à partir d'Abella en Campanie. Le *coing*, lui, vient du latin *cotoneum*, lui-même issu du grec *kudonia mela* = pommes de Kudonia, ville de Crète. Et quand vous dites d'un aliment qu'il est "amer comme chicotin", le mot *chicotin* désigne du suc d'aloès et est une déformation de *socotrin*, produit de l'île de Socotra dans la mer Rouge (Picoche

La langue des sciences

L'arabe, langue parlée sur la terre des plus grands mathématiciens et médecins, a donné logiquement nombre de noms mathématiques : le zéro est arabe, le chiffre est arabe, et si l'arithmétique est grecque, l'algèbre est arabe, comme les algorithmes (nommés à partir du nom d'un mathématicien, *Al-Kwarizmi*), la chimie, l'alchimie, sont d'origine arabe. L'alambic est arabe, mais celui-ci a été emprunté à un terme gréco-romain. Encore et toujours les mots voyagent.

Et tous les mots terminés par -logie, viennent du grec logos, doctrine et par extension science.

Mais il n'y a pas que le mot grec "logos" pour évoquer les sciences et par exemple le mot "folklore", emprunté à l'anglais, est formé de deux mots saxons, "folk", le peuple, et "lore", la connaissance, la science.

La langue française reflet du voyage et de la route

Le temps et l'espace s'inscrivent dans les mots qui retrouvent parfois leur mémoire dans le souvenir mythologique. Le *calendrier* français a son origine dans les calendes romaines alors que l'*almanach* véhicule des racines méditerranéennes venues du nord de l'Afrique, puisqu'il vient du syriaque (*l-mahai* : en l'année prochaine), a été transformé et est entré dans les langues romanes par l'arabe d'Espagne puis le latin médiéval. Quant aux jours de la semaine, ils sont forgés à partir de la mythologie romaine pour la plupart d'entre eux : *mardi* est le jour du dieu Mars, tandis que le *mercredi* est le jour du dieu Mercure, le *jeudi*, le jour de Jupiter, le *vendredi* le jour de Vénus. Les langues anglo-saxonnes et germaniques, elles, ont gardé dans leur étymologie les jours dédiés aux planètes : lundi, *Monday* en anglais, *Montag* en allemand, jour de la lune et *Sunday* en anglais et *Sonntag* en allemand, le jour du soleil, et aux dieux des mythologies scandinaves et germaniques. Seul le samedi, *Saturday*, y a gardé la référence romaine à Saturne. Pour le dimanche, la référence païenne au soleil en anglais est remplacée en français et dans les autres langues romanes par la référence chrétienne, le *dimanche* étant le "jour du Seigneur", *Domingo* en espagnol et en portugais,

domenica en italien. Quant aux mois, certains ont leur nom forgé à partir des noms des empereurs romains : *juillet* nommé à partir de Jules César ; *août*, mot formé à partir du nom donné à Octave devenu l'empereur Auguste et qui par la suite a désigné le mois qui lui était consacré. Ainsi, les mots écrivent leurs racines latines et le simple fait de répondre à la question "quel jour sommes-nous ?" ramène celui qui parle, par le temps présent, au passé des origines mythiques de la langue. Le temps historique et le temps mythique s'inscrivent dans le temps quotidien par le seul jeu des mots. On reste dans le monde mythologique latin lorsque l'on parle de la monnaie puisque le terme "Moneta" qui lui a donné naissance, était le surnom de Junon, (Junon Moneta, celle qui avertit) dans le temple de laquelle on frappait la monnaie à Rome. Et même le monde naturel dans ses désignations se fait parfois reflet de l'imaginaire et des mythes. Ainsi la colchique a été nommée, en raison de son caractère vénéneux à partir de la Colchide, patrie du personnage de la mythologie grecque Médée, fille du roi de Colchide, magicienne qui utilisait ses préparations et ses dons à des fins rarement positives. Et il y a aussi des origines bibliques et/ou chrétiennes comme dans le mot *zizanie*, qui nous vient de la parabole de l'ivraie dans l'Evangile de Matthieu, le grec *zizania* désignant l'ivraie. Dans les racines liées au christianisme, qui penserait, quand nous reprochons le caractère *acariâtre* de certaines personnes, que le mot a une racine très positive ? Même s'il signifie "privé de raison" et par extension "de mauvais caractère", il a été forgé sur le nom latin de St Acaire, *Acharius*, "qui passait pour guérir la folie, appelée en ancien français 'le mal Saint Acaire'" (Picoche, qui pense aussi que le nom du saint a pu être assimilé à l'adjectif latin *acer* signifiant aigre).

Et dans ce temps latin retrouvé chaque jour, on passe sur des routes venues elles aussi du temps de Rome : *voies*, *viaducs* et *aqueducs*, transportent le temps latin historique sur les routes quotidiennes du présent. Le *voyage* contient la route, tant en français qu'en espagnol (*viaje*), en italien (*viaggio*) ou en portugais (*viagem*); la *voie* , la *via* , l'espace du voyage sont présents dans le mot, contrairement à l'anglais (*travel*) qui vient du français *travail*, ou à l'allemand (*Reise*). Et lorsque les bergers conduisent les troupeaux dans les pâturages au printemps lors de la *transhumance*, le mouvement des bêtes contient dans le terme qui le nomme, la terre (*humus* latin) que traversent ces troupeaux. Cette terre, lieu du voyage, véhicule des langues dans ce bassin méditerranéen si riche où les langues romanes vont précisément réunir la plupart des idiomes parlés autrefois ou aujourd'hui dans les régions méditerranéennes.

Et puis l'espace nommé rappelle les espaces du monde : la *jungle* vient de l'anglais, le terme anglais étant lui-même emprunté à l'hindoustani, qui vient lui-même d'un mot sanscrit signifiant "espace naturel et sauvage". la *toundra* est un mot russe, tout comme la *steppe* ; la *taïga* est aussi un mot russe, qui vient de l'altaï. La *pampa* est un terme quechua qui désigne la plaine. La *garrigue* est un terme occitan. Le *maquis* vient de l'italien. La *dune* vient du celte. Le *lapiaz* (comme vous en avez en montant au Pic d'Anie) vient du latin et du vaudois. La *savane* vient de l'espagnol. Le *bayou* vient d'un mot choctaw qui signifie "serpent" en raison de méandres du Mississippi. La *mangrove* vient de l'anglais, mais le mot était lui-même issu de langues dravidiennes (langues de l'Inde) dont le malayalam. La *crau*, plaine semée de pierres, vient du celte, comme le *cairn*, que connaissent bien les montagnards et qui signifie un amas de pierres en celte. Il y en a beaucoup d'autres, qui désignent chacun l'espace d'où vient le mot.

Les mots naissent bien évidemment là où existent les choses. Et tous les mots liés au monde animal et au monde végétal, sont le reflet de tous les voyages d'exploration ou de colonisation effectués par les peuples d'Europe sur des terres nouvelles pour eux. Ainsi, si certains noms français sont d'origine quechua (*vigogne*) ou aztèque (*tomate*, *chocolat*), s'ils appartiennent à une langue d'Australie (*kangourou*) ou sont d'origine algonquienne (*opossun*), peul (*igname*) ou tupi (*jaguar*), alors que les *bouquetins* sont nommés à partir d'un dialecte savoyard et que le nom des *isards* vient d'un terme basque, c'est que les animaux et les plantes ne peuvent exister dans la langue que lorsqu'ils existent sur une terre où ils ont été nommés par ceux qui vivaient avec eux. Les autres

peuples ont alors gardé le nom originel dans leur propre langue, introduisant ainsi dans la langue maternelle les idiomes du monde entier.

Il souffle sur ces langues des vents venus des terres du monde où leur immatérialité qui fait avancer les navires, déchaîne les tempêtes, fait respirer la terre, a été modelée en des termes chantants. Le typhon serait un mot chinois, *tai fong*, signifiant "grand vent", et/ou japonais, *taïfou*. Il aurait pu donner le mot arabe *tufan*, le mot grec et le mot latin *typhon*. Et le mot serait ainsi entré dans les langues modernes. Selon certains, il s'agirait du croisement entre ces deux origines, selon d'autres, le mot aurait été rapporté par un marchand vénitien lors d'un voyage en Chine. Dans tous les cas, il révèle combien il est nécessaire aux mots de bouger pour qu'une langue se construise ou se complète. Pour en revenir aux phénomènes météorologiques et singulièrement aux vents, toutes les *bourrasques* viennent du grec (*boreas* : vent du nord) en passant par le latin ; et elles accompagnent tous ces vents méditerranéens : le *mistral*, mot provençal venu du latin, le *sirocco*, mot arabe introduit par le génois, le *simoun*, mot arabe, l'*autan*, mot provençal venu d'un terme latin désignant un vent de haute mer, la *tramontane*, mot provençal désignant l'étoile du nord et donc le vent du nord, par un mot latin à l'origine qui voulait dire "le vent qui vient à travers la montagne". Brassens l'a chantée parce que son nom chantait, parce que son souffle parlait ces langues multiples et unes. Ces vents nommés par la langue populaire font entendre le métissage lumineux de cette terre que les langues ont creusée, modelée, sculptée, construite.

Les langues de l'oralité

Le français est une langue de l'écrit et pourtant des langues orales y sont entrées faisant ainsi danser la langue dans leur musique. De la *lyre* venue du grec au *violon* ou à la *trompette* venus du provençal ou au *piano*, désigné par un adjectif italien indiquant seulement un rythme harmonieux, à d'innombrables instruments désignés dans la langue de la région dans laquelle ils sont joués, la musique fait évoluer la langue en transformant d'abord ses sonorités. Et elle fait entrer d'autres cultures dans notre langue. Pour ne prendre que quelques exemples, le *luth*, emprunté à l'espagnol, vient de l'arabe ; le *tam-tam* d'Afrique, le *tambour* et la *guitare* qui viennent de l'arabe, du persan et du turc, nous rappellent leurs pays d'origine ; en revanche le *didjeridoo* d'Australie, tout en introduisant une autre culture dans notre langue, nous parle de colonisation puisqu'il ne s'agit pas d'un des multiples noms donnés par les Aborigènes (*yidaki*, *mooloo* et d'autres) mais du nom formé par les colons à partir du son qu'ils entendaient.

On a vu que l'arabe avait donné nombre de mots de la langue scientifique, mais pas seulement. Le *café*, par exemple, est emprunté à l'arabe *kahoua* (prononcé *kahvé* à la turque) qui désignait la boisson et non l'arbre ou le fruit. Devic dans son dictionnaire étymologique note que le mot *kahoua* a longtemps été un des mots désignant le *vin*. Quant au moka, il désigne au départ le café venant de Moka, qui est une ville d'Arabie. Le sucre, lui, vient de l'arabe *sukkar*, qui vient lui-même du Persan *shakara*, qui vient du sanscrit *çarkara*. Et la tasse vient aussi de l'arabe *thâça*. Parmi les mots courants, le *magasin* est un mot arabe quasiment inchangé puisque le pluriel de l'arabe *makhzen* est *makhâzin* et signifie dépôt de marchandises, du verbe *khazan*, amasser, rassembler (Littré). *L'orange* vient de l'arabe *naranj*, qui a donné tous les mots désignant ce fruit dans les langues romanes.

1 - Langues d'Afrique

Il y a d'une part le français parlé en Afrique où des expressions imagées viennent s'ajouter au français classique. Par exemple, les hommes coquets sont désignés de diverses expressions : au Bénin, ce sont des *jaguars* ; à Brazzaville, des *sapeurs* (parce qu'ils aiment être bien sapés). Pour dire au Burkina Faso que c'est dur, on dira "*c'est caillou*" pour figurer les cailloux sur le chemin. En Côte

d'Ivoire, un *caïmanteur*, c'est un bûcheur, celui qui se lève la nuit pour aller travailler, comme le caïman revient à la surface de l'eau quand les chasseurs sont partis. Et cela rejoint étrangement le langage universitaire, les enseignants de l'École Normale Supérieure sont appelés parfois les caïmans. Offrir au Tchad, c'est le joli mot de "*cadonner*" fait de "cadeau" et de "donner". Et les bavards au Bénin sont des "bouches sucrées".

Mais il y a aussi tous ces mots africains qui ont donné des mots dans la langue française classique. Parler de mots "africains" est une facilité de langage puisqu'il y a 300 groupes linguistiques pour le seul pays du Nigéria.⁴ Michel Malherbe dans *Les Langages de l'humanité*, parle de 600 langues pour le groupe des langues bantoues (du Cameroun au Kenya) et près de 500 pour les divers groupes d'Afrique de l'Ouest et du Sahel, du Sénégal au Soudan, près de la moitié étant parlées au Nigéria, pays le plus peuplé d'Afrique.

Parmi toutes ces langues, certaines nous ont donné des mots en français. Le *safari*, qui est un mot swahili, lui-même venu de l'arabe "*safar*", et signifiant "voyage". L'*igname* vient à l'origine d'un mot peul qui signifie "manger" et qui a donné le mot français en passant par le portugais "inhame". La *banane* vient d'un mot portugais lui-même issu du bantou de Guinée. Le *gnou* vient du hottentot.

Le mot "*chimpanzé*" vient du mot de la langue Tchiluba, *kivili-chimpenze* (grand singe) en République du Congo. C'est le naturaliste Fuy de la Brosse qui l'a fait entrer dans la langue française en 1638. Le *karité* est un mot wolof qui signifie "arbre à beurre". La *cola* est apparue au XVII^{ème} siècle et vient d'une langue du Soudan. Le *macaque* vient d'un mot bantou. (Marjolaine Goué, "Les racines africaines de la langue française", in *Pensées Noires*, 20 08 11 (?)) Les *akras* se retrouvent dans plusieurs langues : en ewe, fongbe et nago, *akla*, désigne une galette de maïs écrasé et de condiments frits ; en yoruba, *akara* désigne des beignets de haricots (Soyinka les mentionne dans *Une saison d'anomie*. On retrouve ce mot en créole (Pierre Anglade, *Inventaire étymologique de termes créoles des Caraïbes d'origine africaine*, L'Harmattan, 46.

2 - Langues d'Océanie

Là encore, ce sont souvent des noms d'animaux qui vont être désignés par les langues de la région où ils se trouvent. Le *kangourou* a été nommé à partir d'un mot de la langue aborigène Guugu Yimithirr. Le *koala* vient du darug, langue d'un peuple aborigène d'Australie. Le *wombat*, marsupial également, vient de l'anglais et remonte à une langue d'Australie. Le *boomerang* est aussi un mot emprunté aux Aborigènes d'Australie.

3- Langues d'Amérique

Larry J. Zimmerman note qu'il y avait environ 300 langues en Amérique du nord et 1500 en Amérique du sud à l'arrivée des Européens. Les 300 langues d'Amérique du nord se subdivisaient en deux milliers de dialectes. (Larry J. Zimmerman, *Les Amérindiens*, traduit de l'anglais par Alain Déchamps, Paris : Albin Michel, 1997, p. 164). Plus de 600 langues ont aujourd'hui disparu sur le continent américain (Michel Malherbe, *Les Langages de l'humanité* (1983) Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 1995

Comme l'a dit Christian Laborde :

« Une langue qui disparaît, c'est une corde de moins sur la harpe du monde ».

Le français conserve plusieurs mots de ces langues. *L'anorak* vient de l'inuktitut (langue des Inuits)

⁴ Voir l'article de Christiane Fioupou, " Wole Soyinka's 'armoury of creativity': cultural mélange from *Opera Wonyosi* to 'Guerrilla Theatre' " à paraître.

(de anoré = vent), comme l'*igloo* ou le *kayak*. Les Aztèques nous ont plutôt laissé des mots gourmands puisque le *chocolat*, le *cacao*, la *cacahuète* ou la *tomate* viennent du nahuatl, la langue parlée par les Aztèques, tout comme le *peyotl*, ce cactus hallucinogène utilisé dans des cérémonies religieuses. Le *caoutchouc* provient d'une langue parlée au Pérou et signifie "l'arbre qui pleure". Plusieurs mots liés aux cultures amérindiennes viennent de l'algonquin : le *tomahawk*, le *wigwam*, le *manitou*, la *squaw*, mais aussi le *mocassin*. Le *totem* est aussi un mot algonquin du Canada. Quelques animaux, comme l'*opossum* ou le *wapiti* viennent aussi de l'algonquin. Le *tipi* vient du lakota. L'*alpaga*, l'*hévéa*, la *quinoa* et le *quinquina* viennent du Quichua. La *patate* et le *tabac* viennent de l'arouak d'Haiti. Le *maïs* vient aussi d'une langue d'Haiti mais du taino. La *pirogue* vient du caraïbe (qui est une région mais aussi un peuple et une langue et qui a donné le mot *cannibale*) ; la *goyave*, qui est passée par l'espagnol, vient aussi du caraïbe. Le *cougar* comme le *jaguar*, le *tatou*, le *sapajou*, la *sarigue*, le *piranha*, le *tangara* (un oiseau passereau d'Amérique du sud) le *tapir* et le *tamanoir* viennent du tupi-guarani, tout comme le *manioc* et même notre bon vieux *tapioca*. Les langues tupis, environ 70, sont parlées par divers peuples du Brésil, les Tupis et les Guaranis, dans la forêt amazonienne et au Paraguay. Lorsque l'on prononce le nom de l'un de ces produits avant de le manger, on va faire un tour dans la forêt amazonienne. Quant au *topinambour*, son nom a été emprunté à une tribu du Brésil, les Tupinambas. Un *tabou* vient d'une langue polynésienne désignant le sacré et l'interdit.

4- Langues d'Asie

Le *bambou* vient d'un mot malais. Le *zébu* vient du tibétain. Le *laiton* vient d'un mot de l'Altaï, du mongol qui signifie "or", alors que le *bronze* vient du persan.

Certains fruits ont des origines asiatiques comme la *mangue* qui vient du portugais mais le mot vient lui-même du malayalam, langue parlée dans le sud de l'Inde, qui vient du tamoul. Le *yoga* vient d'un mot sanscrit qui signifie "jonction" et lorsque vous vous sentez *zen*, vous prononcez un mot japonais qui vient du chinois qui vient du sanscrit et signifie "méditation".

5- Langues d'Europe

On sait que le *yaourt* vient du Bulgare. La *framboise* vient du bas francique et signifie "fraise au parfum d'ambrosie". Le *bois* vient du bas francique en passant par le latin. Mais c'est à l'anglais que je vais m'intéresser.

Les jeux de cache-cache de la langue anglaise et du français

Les relations difficiles de la langue française avec la langue anglaise viennent-elles de ce que l'une (le français) est une langue construite, intellectuelle, alors que l'anglais est une langue populaire sans cesse en mouvement ? Y aurait-il chez les défenseurs de la langue française un sentiment de supériorité sur sa voisine populaire ? Je n'en crois rien. Construite dans les livres, les écoles et les Académies, la langue française garde une partie populaire qu'il est nécessaire de toujours préserver. Elle aussi est toujours en mouvement et donc ne peut critiquer sa voisine d'Outre Manche quand elle lui prête quelques vocables, comme elle lui en a emprunté. Car il y a entre le français et l'anglais une relation d'échange qui parfois brouille les pistes comme dans un jeu de cache-cache où le mot le plus anglais n'est pas celui qu'on pense. Je ne parlerai pas ici de cette création moderne qu'est le *franglais* et qui est plus une solution de facilité qu'un véritable idiome. Je parlerai des mots anglais qui se sont glissés dans la langue française pour l'enrichir et des mots français qui ont fait de même dans la langue anglaise pour parfois nous revenir en nous faisant croire qu'ils étaient anglais alors qu'il s'agissait juste de mots français partis faire un voyage de quelques siècles sur les Iles britanniques pour nous revenir avec l'accent.

Les emprunts du français à l'anglais ne sont pas un phénomène récent et même si au début du XXème siècle, il n'y avait que 2,5% de mots français issus de l'anglais, les emprunts ont commencé avant 1700, nous indique l'Académie Française. L'inquiétude des peuples non anglophones devant cette nouvelle langue de l'économie, comme l'a été le latin en son temps, puis le français, n'est pas nouvelle. On peut au passage parler de la tentative faite par Zamenhof, d'utiliser une langue internationale de la communication faite à partir de multiples langues, l'espéranto, qui aurait sans doute été plus juste. Malheureusement, malgré la réussite du premier congrès d'espéranto en 1905, et de nombreux autres congrès annuels jusqu'en 1913, c'est la guerre de 14 puis la mort de Zamenhof qui mettent un terme à ce beau projet. Le congrès devait avoir lieu à Paris le 2 août 1914 mais la guerre éclate la veille, le 1er août. Zamenhof mourra avant la fin de la guerre, le 14 avril 1917. On ne saura jamais ce qu'aurait pu devenir la place de l'espéranto (qui existe toujours bien sûr, mais sans avoir la place espérée) sans la guerre. L'idée en tout cas était belle.

La suprématie d'une langue vient en fait de la suprématie d'une économie. Après les deux guerres mondiales, c'est la suprématie de l'économie américaine puis la mondialisation qui ont propulsé l'anglais au premier plan. Michel Serres évoque les langues des classes dominantes dans une interview:

"La classe dominante n'a jamais parlé la même langue que le peuple, autrefois ils parlaient latin et nous français. Maintenant la classe dominante parle anglais et le français est devenu la langue des pauvres...Je suis d'accord qu'il y ait une langue de communication, mais ce genre de choses commence à mettre le français en péril et c'est dramatique." (Interview à *La Dépêche*, citée dans un article de *La Dépêche du Midi*, "ju", 5 janvier 2014).

Le titre provocateur avec un mot anglais et une abréviation dénonce en réalité et à juste titre les publicités françaises exclusivement en anglais ou utilisant des dialogues en anglais, comme celle d'un café célèbre. Il faut distinguer tous ces problèmes. L'anglais langue internationale, c'est un fait. L'anglais partout dans la publicité ou les journaux, là, ce n'est pas une fatalité et, comme le suggère Michel Serres, on peut résister, résister aussi aux mauvaises constructions dues à des emprunts anglais mal assimilés. En revanche, l'insertion de mots anglais ou d'origine anglaise dans la langue fait partie du dynamisme d'une langue qui prend ses mots dans le monde entier, y compris dans les pays anglo-saxons.

Mais il faut veiller à ce que des constructions anglaises ou des anglicismes ne viennent pas modifier le sens de notre langue. Je cite l'Académie faisant la distinction entre les emprunts qui enrichissent la langue et ceux qui lui nuisent.

"Certains emprunts contribuent à la vie de la langue, quand le français n'a pas d'équivalent tout prêt ni les moyens d'en fabriquer un qui soit commode, quand ils répondent à un besoin, et quand leur sens est tout à fait clair. C'est ainsi que Nodier, cité par Littré, remarquait que '*Confortable* est un anglicisme très-intelligible et très-nécessaire à notre langue, où il n'a pas d'équivalent.'

D'autres sont nuisibles, quand ils sont dus à une recherche de la facilité qui ne fait qu'introduire la confusion : on emploie un anglicisme vague pour ne pas se donner la peine de chercher le terme français existant parmi plusieurs synonymes ou quasi-synonymes. C'est le cas, entre autres, de *finaliser*, *performant*, *collaboratif*, *dédié à* (dans le sens de « consacré à ») ou, pire encore, de *cool*, *speed*, *fun*, etc."

On peut toujours dire pour se défendre que, en utilisant ces mots, on fait "jeuns" et là, ce n'est ni de l'argot moderne ni du verlan qu'il ne faut pas oublier car c'est une autre façon de faire vivre la

langue. Et d'ailleurs l'Académie fait entrer à intervalles réguliers des mots du langage des jeunes qui font partie de notre français. Et là aussi, les choses ne sont pas si simples et chaque mot a aussi ses racines : si un jeune parle de "cette go", il utilise un mot bambara qui signifie "fille" et qui vient lui-même de l'anglais "girl". Est-ce un retour de la langue de la colonisation ou des racines de l'Afrique ? La langue des jeunes des cités vaut aussi la peine qu'on se penche sur son sens et ses origines pour mieux comprendre ceux qui la parlent. Cette langue de la banlieue et des cités, qui retourne les mots comme les jeunes retournent leur casquette, doit-elle être vue comme un signe d'exclusion sociale ? Ou au contraire n'est-ce pas une manière de nous inviter à l'accepter comme sa cousine québécoise, comme un autre moyen de parler de son attachement à une langue que l'on refait sienne, que l'on se réapproprie comme les peuples d'Afrique se sont réappropriés l'anglais et le français en inventant le pidgin, que les Français ont traduit de façon péjorative par du "petit nègre" peut-être parce qu'ils ne voulaient pas y voir ce que c'était en réalité : un idiome de résistance, une réappropriation de la langue, comme l'est l'argot des cités ou le verlan ? La langue et ses transformations posent des questions sur la société et surtout sur notre rapport à l'autre.

Pour en revenir aux mots anglais introduits dans le français conventionnel (je reviendrai sur ce mot dans un moment), l'Académie Française, sur son site, mentionne les diverses entrées selon les époques ; je vais m'arrêter seulement sur certains mots pour une question de temps mais j'espère que cela vous donnera envie d'aller explorer plus avant. On peut noter au passage que nombre de mots apparemment anglais qui reviennent dans la langue française sont au départ des mots français entrés un jour dans la langue anglaise. Je pense au *mohair*, mot qui a eu une vie mouvementée. Le mohair dont nous parlons en France vient d'un mot anglais qui, selon certains étymologistes dont le Littré, signifierait "*mole-hair*" c'est-à-dire "poil de taupe" en raison de son caractère velouté. Le même Littré indique à propos de l'origine du mot "moire", que les étymologistes anglais donnent comme sens "poil de chèvre", "mo" étant selon eux le nom d'une chèvre asiatique au poil angora (*angora* qui est une "altération du nom ancien, *Ancyra*, ville de l'Asie Mineure. La traduction en grec signifie ancre (voy. ANCRE) ; et la ville avait été ainsi appelée à cause des ancres des vaisseaux que Ptolémée, roi d'Égypte, avait envoyés au secours des Galates, et qui furent pris par Mithridate", nous dit le Littré. Le mot anglais lui-même viendrait sans doute de l'ancien français *mocayart*, qui vient lui-même de l'italien *mocaïaro*, lui-même venu de l'arabe *mukhayyar*, qui signifie "choisi". Voici justement un petit choix des mots venus de l'anglais ou revenus par l'anglais selon les époques :

"— avant 1700 sont arrivés (ou revenus avec un autre sens) les mots : *ajourner*, *boulingrin*, *contredanse* (c'est-à-dire *country dance*, danse de campagne. Le mot utilisé pour parler d'une contravention est un jeu de mots qui n'a rien à voir sémantiquement), *gentleman*, *gentry*, *groom*, *lord*, *lord-maire*, *paquebot* ... Je reviens sur le verbe *ajourner* est un verbe du début du 14^e siècle, issu de l'expression *a journ*, du latin *diurnus*. Le verbe anglais "*to adjourn*" nous avait été emprunté et est attesté en 1330, pour nous revenir plus tard, dans le sens de "reporter à une date ultérieure" — au départ, cela signifiait simplement "se réunir."⁵ (Kurtz)

Le boulingrin vient de l'anglais *bowling-green*, qui est un endroit gazonné où l'on jouait aux boules. Victor Hugo a parlé mieux que moi de ce mot et de son origine, dans *L'Homme qui rit*:

"De bowling-green, tapis vert à rouler une boule, nous avons fait boulingrin. On a aujourd'hui ce pré-là dans sa maison ; seulement on le met sur une table, il est en drap au lieu d'être en gazon, et on l'appelle billard.

Du reste, on ne voit pas pourquoi, ayant boulevard (boule-verte), qui est le même mot que *bowling-green*, nous nous sommes donné boulingrin. Il est surprenant qu'un personnage grave

⁵ Jean-Paul Kurtz, *Dictionnaire étymologique des anglicismes et des américanismes*, 23.

comme le dictionnaire ait de ces luxes inutiles. " Victor Hugo, *L'Homme qui rit*.

Mais là, Victor Hugo nous induit en erreur car le boulevard n'a pas la même origine et vient, lui d'un mot néerlandais (*bolwerk*) qui signifie "digue, bastion, rempart. C'était au départ, le terre-plain d'un rempart.

—D'autres mots sont apparus entre 1700 et 1800, dont les termes *anesthésie, balbuzard...*;

— entre 1800 et 1850 est apparu le mot *autobiographie* (pourtant formé de trois mots grecs, le terme est venu au français en passant par l'anglais *autobiography* (attesté en 1809) et n'est entré dans la langue française qu'au XIX^{ème} siècle). Sont apparus aussi les termes *bifteck, silicium, sinécure, speech, steamer ...*;

— entre 1850 et 1900 : *base-ball, building, dribbleur, goal, lift, lunch, spinnaker, visualiser*, de l'anglais *to visualise*, apparu en français en 1887;

— entre 1900 et 1920 : *autocar, chewing-gum, crawl, vamp, vitamine* (le mot a été forgé en 1913 par Kazimierz Funk, biochimiste américain d'origine polonaise, à partir de deux mots latins : "vita" = la vie et "amine" —composé organique dérivé de l'ammoniac, tant chimiquement qu'étymologiquement, lui-même désigné à partir de sels trouvés près du Temple d'Ammon, divinité égyptienne assimilée à Jupiter — il les avait appelées ainsi parce qu'il pensait pouvoir classer ces substances parmi les amines. Le terme anglais a été corrigé en y enlevant un e pour devenir vitamin et être plus conforme à la nomenclature médico-chimique (CNTRL) ; la terminaison -in était acceptée parce qu'elle était utilisée dans la désignation de substances neutres ou de nature indéfinie. Lorsque le mot revient dans la langue française, le e supprimé par les scientifiques refit son apparition.

— entre 1920 et 1940 : *break, bulldozer* (je m'arrête un instant sur le bulldozer, cet appareil utilisé pour raser ce qui gêne et qui est désigné à partir du nom donné au départ aux membres d'une organisation américaine blanche et raciste qui brutalisait les Noirs, le verbe "*to bulldoze*" signifiant "maltraiter, intimider, violenter". A l'origine, un bulldozer était un mot d'argot américain qui désignait un revolver de gros calibre (le revolver étant lui aussi d'origine anglaise et étant formé à partir du verbe "*to revolve*" qui signifie "tourner" et vient du latin qui a donné révolution en anglais comme en français. Sont aussi apparus à cette période les mots *chips, covalence, dévaluer, holding* (abréviation de *holding company* = société qui détient —to hold— les actions d'autres sociétés *show, technicolor...* ;

— entre 1940 et 1960 : parmi d'autres, *baffle, diariste* (auteur d'un journal intime, issu de l'anglais *diary*), *jet, marketing, offshore, permafrost* (de l'anglais "permanent frost", gel permanent) ; *pergélisol* est formé sur le même modèle que permafrost mais là ce sont des mots français qui sont agrégés : permanent + gel + sol. Ce n'est que la structure qui est calquée sur l'anglais et celui qui a forgé le mot est un géographe québécois, Louis-Edmond Hamelin.

— après 1960 sont entrés : *patch, patchwork, permissif, pesticide...* "

Le pesticide est un mot mêlé de latin puisqu'il est fondé comme tous les mots terminés en —*cide*, sur le verbe latin "*caedo*" qui signifie "tuer" et sur le mot anglais "pest" qui désigne un animal et notamment un insecte, ou une plante nuisibles. Il vient de l'anglais mais le mot anglais vient comme le français "peste" du latin "*pestis*" qui désigne notamment un animal nuisible. L'Académie rappelle que " aux emprunts proprement dits, il convient d'ajouter les emprunts sémantiques (qui consistent à donner une nouvelle acception, anglaise en l'occurrence, à des mots français existants comme *conventionnel* (qui existait bien sûr depuis longtemps mais où l'influence de l'anglais a ajouté un sens : lorsque l'on parle d'armement conventionnel, c'est dans le sens anglais d'armement non nucléaire, d'armement classique, et non pas qui résulte d'une convention ou qui est conforme aux conventions, ce qui est la définition normale et française du terme). Le mot *négociier* s'est vu lui aussi augmenter d'un sens, issu de l'anglais. Aux sens de faire du commerce ou d'établir un accord s'est ajouté le sens de "franchir", comme dans l'expression "négociier un virage" qui est un calque de

l'anglais. On peut y ajouter les réintroductions de termes anciennement empruntés au français par l'anglais (comme *challenge*, *coach*), et les calques (traductions terme à terme de l'anglais comme *guerre froide* (c'est l'écrivain et journaliste George Orwell, auteur de *1984*, qui utilise l'expression "*cold war*" pour la première fois en 1945 dans un article⁶, *cols blancs* et *cols bleus* (les *white-collar workers* désignant en anglais ceux qui avaient un emploi administratif et portaient des cols blancs par opposition aux *blue-collar workers*, ouvriers qui pratiquaient un travail manuel), *homme de la rue*...)."7

Les mots du sport nous racontent dans un français venu de l'anglais, l'histoire de ces sports ou la manière dont ils se jouent comme le *football* ou le *basket-ball*. Le *rugby* si important chez nous, lui, nous renvoie à la ville de *Rugby* où il est né par hasard, et le *badminton* nous renvoie à Badminton House dans le Gloucestershire où ce jeu s'est joué pour la première fois. Ce seraient des officiers de l'armée des Indes qui auraient décidé un jour de pluie de pratiquer un jeu mêlant les règles d'un jeu indien qui se pratiquait avec des balles de laine, et les raquettes et le volant du duc de Beaufort (Jean-Yves Guilain, *Histoire du badminton*, 2002).

Mais les sports ne sont pas seuls à donner lieu à un chassé-croisé entre l'anglais et le français. Bien entendu, la langue de la cuisine et de la gastronomie en Angleterre est française : *bouillon*, *gâteau* (grand gâteau fourré), *tartlet*, et tous les plats désignés par leur appellation française ont donné aux Anglais l'impression qu'ils ne pourraient les savourer que dans la langue de ceux qui les avaient cuisinés la première fois.

Mais les Anglais ne sont pas seulement gourmands dans leur langue, ce sont aussi des poètes qui ont emprunté à la langue française les mots désignant certaines formes poétiques telles que la *ballade* (mot venu du provençal et de l'italien) ou le *sonnet*, mot italien mais qui, en ancien français désignait une chansonnette. Le mot est dérivé du mot "son". Et on peut noter la différence de point de vue sur le roman entre l'anglais et le français : alors que le français a donné à ce type d'œuvre littéraire le nom de "roman" en fonction de la langue dans laquelle les premières œuvres de ce type étaient écrites au Moyen Age, une langue romane, l'anglais a montré la nouveauté du genre en le désignant d'un mot issu du français, "novel".

Et puis il y a la vie, la vie quotidienne : pensons-nous, toutes les fois que nous mangeons un *sandwich* à celui qui a donné son nom à ce repas rapide, Lord Sandwich ? C'était en 1762 et John Montagu, comte de Sandwich, selon Grosley, aurait passé 24 heures consécutives à jouer en ne se nourrissant que de tranches de bœuf placées entre deux tranches de pain. Et lorsque nous cherchons à nous garer désespérément dans un *parking*, au lieu de pester contre l'invasion du français, sommes-nous prêts à entendre que ce mot est une faute d'anglais et que seul un Français désireux de mettre de l'huile sur le feu avait pu l'inventer ? Car le mot "parking" n'existe pas en tant que nom de lieu en anglais. Il existe en tant que forme verbale mais le mot qui désigne le lieu que les Français appellent parking est "*car-park*". De même le *dancing*, mot un peu démodé aujourd'hui mais qui appartient néanmoins à la langue française est aussi une erreur française. Il ne désigne pas non plus le lieu où l'on danse en anglais, qui se dit "*dance hall*". En revanche, les Anglais ne se plaignent pas d'accueillir dans leur langue nombre de mots français : la "*fiancée*" ne peut être que linguistiquement française, tout comme le "*chaperon*" d'ailleurs. L'écrivain anglais qui voudra lui aussi jouer à cache-cache avec ses lecteurs prendra un "*nom-de-plume*". Et si vous voulez avoir bien chaud sous l'édredon, vous parlez encore presque anglais puisque l'édredon, c'est l'anglais "eider-down", duvet d'eider, qui vient lui-même du suédois (eider-dun). Tout ceci pour vous dire que loin d'être en conflit et d'apparaître comme deux ennemies, nos deux langues se parlent beaucoup et même jouent entre elles. Le sport,

⁶ "You and the Atomic Bomb"(article publié le 19 octobre 1945 dans *Tribune* à Londres".

⁷ www.academie-francaise.fr, site consulté le 1er janvier 2014.

encore, a toujours relié nos deux terres. Et finalement, la langue française se trouve très bien défendue par la langue anglaise, alors, elle peut bien accepter quelques-uns de ses vocables. Et quand pour protester, nous boycottons tel ou tel produit ou telle ou telle firme, rappelons-nous que le mot *boycott* nous a été inspiré par ce qui était arrivé au capitaine Charles Boycott (1832-1897), non pas Anglais, mais Irlandais, riche propriétaire du County Mayo qui, parce qu'il refusait de baisser les loyers, fut mis en quarantaine pendant l'automne 1880 (site du CNRTL) en signe de protestation. Ce sont les Irlandais qui pratiquèrent donc le premier boycott et c'est à leur action et au nom de celui qui en fut l'objet, que nous devons le mot dans notre langue. Et au passage, rappelons-nous aussi que la firme vient elle aussi d'un mot anglais qui signifie "maison de commerce" et qui a la même origine latine que le mot "ferme"...Où l'agriculture et l'industrie se rejoignent par la langue... Et lorsque nous roulons sur le macadam, nous pouvons nous rappeler que le mot qui désigne le revêtement de nos voies de circulation a été formé d'après le nom de son inventeur, John Loudon McAdam, ingénieur écossais (1756-1836) qui a inventé le processus de macadamisation. Le tarmac a la même origine puisqu'il s'agit d'une compression des deux mots anglais (tar = goudron) et macadam. Tous les clubs nous rappellent leur origine anglaise. Quant aux clowns qui nous font rire depuis notre enfance, ils viennent d'un mot anglais qui signifie au départ "paysan", puis "farceur". Peut-être Shakespeare n'est-il pas étranger au glissement de sens du terme car les paysans qu'il introduisait dans ses pièces faisaient souvent partie de scènes de comédie. Et dans ce patchwork d'étymologies, rappelons-nous que le vrai patchwork désigne littéralement en anglais un ouvrage en morceaux. Et le français n'étant pas simple dans sa multiplicité, il ne faut pas confondre ce patch-là avec le mot qui apparaît dans *patchouli*, issu aussi de l'anglais ou plutôt adapté du mot "*patch-leaf*". Mais dans ce cas, le mot "*patch*" est un autre terme, venu du tamoul : *patch* signifiant "vert" et *ilai* signifiant "feuille".

L'Angleterre étant une nation de marins, sa langue nous a fourni un certain nombre de termes notamment certains désignant des embarcations : alors que la *barque* nous vient d'Égypte et la *felouque* est un mot arabe au départ qui signifie navire et vient d'un verbe signifiant "fendre les ondes", beaucoup de termes nautiques viennent du nord et notamment de l'anglais : le *yacht* bien sûr, mais aussi le paquebot, qui vient des termes anglais "*packet boat*", littéralement, navire qui transporte des paquets, ou du courrier, puisque ce type de navire était utilisé à l'origine pour le transport du courrier. Le tanker qui, comme le tank, viennent de l'anglais "réservoir". Mais il y a quand même quantité de mots nautiques venus dès le Moyen Âge enrichir l'ancien français et restés dans le français moderne, des mots comme *agrès*, *cingler*, *crique*, *étai*, *étrave*, *gréer*, *guichet*, *hauban*, *hune*, *narval*, *quille*, ou *tillac*, venus du vieux Norrois qui a aussi influencé la langue anglaise et certains sont communs aux deux langues comme le *ford*.

Quant au français du Québec, l'une des régions du monde qui défend le mieux la langue française en résistant contre tout l'anglais qui la cerne, certaines de ses expressions sont pourtant des traductions littérales de l'anglais. Ainsi, si vous dites "merci" à un Québécois, il ne vous répondra pas "de rien" comme la plupart des Français, ni "avec plaisir" comme les Toulousains, mais "bienvenu", qui est une traduction littérale du "welcome" répondu par les Anglais que vous remerciez. Les bécosses, c'est la "back-house" anglaise, les toilettes extérieures à la maison. La "sloche", c'est la neige fondue, "slush" an anglais. Se faire renvoyer, c'est se faire "slaquer" du mot anglais "slack". Un shed, c'est une petite cabane et c'est le mot anglais. Et puis il y a des glissements, le bureau de tabac se dit "tabagie". La *tabagie* désigne aujourd'hui en français moderne, la dépendance au tabac, mais au départ, il s'agissait d'un mot algonquin désignant un festin. Au milieu du XVII^{ème} siècle c'est devenu le lieu où l'on allait fumer et boire et aujourd'hui, dépendance au tabac en France, c'est un bureau de tabac au Québec.

Pour conclure, avant de boycotter les mots anglais de la langue française, avant d'avoir peur d'un renouveau occitan qui nous ramène aux racines de cette langue française que nous aimons, essayons de voir dans ces mots et ces langues venues d'ailleurs ou de chez nous, dans ce métissage

créateur de la vie de la langue, le partage d'une terre qui ne nous appartient pas mais à laquelle nous appartenons et dont tous les peuples ont la garde. Leurs langues, toutes leurs langues, quand elles entrent dans la nôtre, ont un parfum de calumet, la fragilité du roseau et la force de la paix. Rappelons-nous les mots de Michel Serres dans *Le Contrat naturel* : "Faisons la paix avec le monde pour nous sauvegarder et la paix entre nous pour sauvegarder le monde." La sauvegarde d'une langue ne peut passer que par la conscience de sa diversité. Les mots voyagent, les mots bougent et enrichissent la langue de tous les voyages faits par ceux qui la parlent et qui vont rapporter des mots comme des spécimens botaniques qu'ils plantent et font pousser : les mots rapportés entrent dans la langue et ceux qui la parlent les font vivre et parlent ainsi un peu de chacune des langues du monde tout en rendant hommage à la fois à ceux qui parlent ces langues là-bas, ailleurs, et à ceux qui en ont rapporté des échantillons qu'ils ont offerts à la langue française ; ils rendent hommage à cette langue française libre et nomade.

Bibliographie sélective

- Anglade, Pierre, *Inventaire étymologique de termes créoles des Caraïbes d'origine africaine*, L'Harmattan.
- Bourdelle, Antoine, *L'œuvre d'Antoine Bourdelle*, Paris : Librairie de France, 1930.
- Devic, Marcel, *Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale*, Paris : Imprimerie centrale, 1876.
- Dictionnaire Littré.
- Dictionnaire Robert.
- Fioupou, Christiane, " Wole Soyinka's 'armoury of creativity': cultural mélange from *Opera Wonyosi* to 'Guerrilla Theatre' " à paraître.
- Fournet, Jean-Luc, "Les emprunts du grec à l'égyptien", *Bulletin de la société de linguistique de Paris* LXXXIV, 1 (1989), 55-80
- Goué, Marjolaine, "Les racines africaines de la langue française", in *Pensées Noires*, 20 août 2011.
- Grosley, Pierre-Jean, *Londres*, Neuchâtel : Société Typographique, 1770-1771, 3 vol; (réédité à Lausanne, 1774, 4 vol.
- Guilain, Jean-Yves, *Histoire du badminton*, Paris : Publiobook, 2002.
- Hugo, Victor, *L'Homme qui rit*, 1869.
- Kurtz, Jean-Paul, *Dictionnaire étymologique des anglicismes et des américanimes*
- La Plume d'oie*, revue des anciens élèves du Lycée Saint-Sernin, Madeleine Besson dir., n° 31 et 44.
- Malherbe, Michel, *Les Langages de l'humanité* [1983] Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 1995.
- Orwell, George, "You and the Atomic Bomb", *Tribune*, 19 octobre 1945.
- Picoche, Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris : Les Usuels du Robert Poche, 1994.
- Rey, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française* [1992] Paris : Dictionnaires Le Robert, 2012.
- . *Le voyage des mots : de l'Orient arabe et persan vers la langue française*, 2013.
- Serres, Michel, *Le Contrat naturel*, ed. François Bourin, 1990.
- . "Je lance un appel pour faire la grève de l'anglais", interview donnée à *La Dépêche du Midi*, 20 octobre 2013.
- Varenne, Gaston, *Bourdelle par lui-même*, Paris : Fasquelle ed. 1937.
- Zimmerman, Larry J., *Les Amérindiens*, traduit de l'anglais par Alain Déchamps, Paris : Albin Michel, 1997

Ressources électroniques :

www.academie-francaise.fr

www.lepetitrobert.fr/curiosites/l-origine-des-mots

www.tv5.org/...Afrique.../p-16625-Expressions-imagees-d-Afrique- francophone.htm